

JOURNÉE DE LUTTE CONTRE LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES

QUAND LES HOMMES PRENNENT LA PAROLE



ENTRETIEN AVEC MATEUSZ EVESQUE, DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL DE LA FÉDÉRATION NATIONALE DES ASSOCIATIONS SPÉCIALISÉES DANS LA PRISE EN CHARGE DES AUTEURS DE VIOLENCES CONJUGALES ET FAMILIALES (FNACAV)

*Entretien réalisé par Émilie Boutin,
chargée de mission égalité femmes hommes à Citoyens & Justice*

Emilie Boutin

A partir du contexte actuel qui s'inscrit dans la continuité de metoo, la tribune de 200 hommes, publiée dans Libération, décline une feuille de route contre la domination masculine, qu'est ce que cela vous inspire en tant qu'homme et citoyen ?

Mateusz Evesque

A l'égard de toutes les prises de position émanant d'hommes sur des sujets de violences faites aux femmes, je ressens toujours, avant même de les lire, un sentiment de reconnaissance teinté d'ambivalence. Reconnaissance, car cela me soulage de voir que l'expérience de l'oppression est communicable et

compréhensible ; certains hommes, ouf !, plutôt que d'adopter le réflexe défensif de s'abstraire du problème de la domination masculine, partagent au contraire les peines, dégoûts et colères que ressentent les femmes victimes, tout en ayant bien conscience de la cause structurelle de ces violences.

Ambivalence, parce que je comprends combien la mise en lumière d'un homme sur ces sujets peut facilement engendrer un sentiment de trahison chez les femmes - lorsqu'on dévoile les idées fortes du féminisme ou qu'on laisse dans l'ombre et l'oubli celles qui théorisent et militent - voire d'agacement - quand on ajoute, aux privilèges de la domination masculine, les prestiges symboliques de la « déconstruction ».

“

**Se targuer d'être « féministe »
en présence de femmes,
c'est commettre une offense ;
en faire autant au sein
d'un boys club masculin
qui conspuent les femmes,
c'est passer à l'offensive.**

”

Pour autant, la tribune signée dans Libération s'achève sur le fait de dire qu'il convient de « faire tout ceci en silence, sans le crier sur tous les toits, sans attendre des applaudissements ou des félicitations », point il me semble essentiel pour qu'un homme qui souhaiterait devenir un cheval de bataille du féminisme soit lavé du soupçon d'être en réalité un cheval de Troie. Il importe peut-être de rappeler que cette discrétion n'est pas de mise dans toutes les instances : se targuer d'être « féministe » en présence de femmes, c'est commettre une offense ; en faire autant au sein d'un boys club masculin qui conspuent les femmes, c'est passer à l'offensive.

En tant qu'homme ordinaire, on jouit en effet d'un crédit auprès de ses homologues masculins pour véhiculer des idées féministes, crédit que n'ont pas celles contre lesquelles ces mêmes personnes vitupèrent ; le risque qu'on encourt à les défendre est, au pis, celui, juste désagréable, de « casser l'ambiance ».

Par ailleurs, cette feuille de route se décline en neuf points que je trouve inspirants dans la mesure où ils touchent à des aspects variés de la domination masculine, dans différentes sphères de la vie et de la pensée : lutter contre l'appropriation du corps

des femmes, contrer la naturalisation de nos comportements, renverser la socialisation genrée masculine, etc. C'est bien pensé.

Emilie Boutin

Quel a été le déclic pour vous, la prise de conscience, des nombreuses violences que subissent les femmes ?

Mateusz Evesque

Là-dessus je serai bref car je ne peux pas vraiment dire que j'ai eu un déclic, seulement une prise de conscience progressive, intensive et, surtout, cumulative - les savoirs féministes ayant une dimension totalisante, couvrant un spectre large, de la chambre à coucher aux réflexions métaphysiques sur ce qu'est une « vie bonne ». Ce sont les rencontres de femmes exceptionnelles par leur sensibilité éthique et leur rigueur intellectuelle qui m'ont durablement sensibilisé à ces questions ; pour n'en citer que trois, mon épouse, ma directrice de mémoire (Marie Garreau) et Victoire Tuillon via « Les couilles sur la table » (qu'on ne présente plus).

Ce n'est que parce que je me suis intéressé à des courants philosophiques novateurs (le féminisme matérialiste, l'éthique du care, l'écoféminisme) et que je me suis imprégné de réflexions féministes sur des sujets divers et variés que j'en suis venu à prêter attention aux statistiques sur les violences faites aux femmes. Dès lors, j'ai pu constater, dans mon entourage, à quel point la domination masculine s'immisçait dans les interactions quotidiennes des femmes, des empêchements et impossibilités ordinaires. Sans ces lunettes-là, tout me serait demeuré invisible. Étant moi-même grandement épargné par ces violences, je ne les vis pas dans ma chair et je sens bien, malgré ma bonne volonté, que ce ne seront jamais « mes » luttes.

Emilie Boutin

Qu'avez-vous envie de transmettre comme témoignage à propos de votre engagement sur le sujet et sur la place des hommes dans ce combat en faveur de l'égalité ?

Mateusz Evesque

Parler d'un « engagement », au vu de mon confort de vie et du peu de risques que je prends, me paraît démesuré. Je parlerais pour ma part d'un « investissement », et ce non sans garder en tête la connotation économique que le terme véhicule, car je pense bien avoir bénéficié d'un ample « retour sur investissement » en me passionnant pour le sujet du féminisme en général et de la prise en charge des auteurs de violences conjugales en particulier.

“

Si l'on parle bien

**« d'inégalités femmes-hommes »
et non de « différences »,
c'est parce qu'une classe de genre
est avantagée au détriment
de l'autre, et elle cherche
à maintenir ses privilèges,
consciemment ou non,
par l'idéologie et par la force.**

”

Au nom de l'intérêt bien compris, je pense qu'on peut pousser les hommes à lutter contre la domination masculine. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un sens à sa vie si on dévalorise et néglige les liens d'affection et de dépendance ordinaires aux autres. J'ai aussi du mal à voir comment on peut bien comprendre et aimer sa partenaire si on n'est pas capable de ressentir ce qu'elle a vécu, vit ou vivra parce qu'elle est une femme.

A mon sens, l'éradication de la domination masculine est solidaire de la promotion de la santé physique, mentale, sociale - en sortant de la

domination, on perd certes en puissance (pouvoir), en autonomie (indépendance) et en estime de soi (instable), mais on y gagne au change en interactions saines, fortes et authentiques avec soi-même et ses proches.

C'est aussi pour ça que je préfère parler de violence masculine plutôt que de violences faites aux femmes : il s'agit ici de violences faites par les hommes parce qu'ils sont des hommes, et qui touchent bien entendu les femmes, matriciellement, mais aussi les enfants, les animaux non-humains et les hommes eux-mêmes. Personne n'est épargné. C'est toute la socialisation genrée masculine qu'il convient de contrecarrer car, mis à part quelques éléments épars ci ou là, utiles dans des situations données, elle est largement dysfonctionnelle, au point de mettre en péril la vie sur Terre.

Voilà pour mon premier témoignage : le féminisme a été un élément clef de mon bonheur, et je suis convaincu qu'il le serait aussi pour beaucoup d'hommes, en particulier ceux violents dans leur couple.

Pour autant, je ne souhaite pas passer pour candide ou complice du patriarcat en encourageant des discours victimaires autocentrés chez les hommes. Même si je crois que nous serions tous individuellement plus heureux dans un monde égalitaire, il n'en reste pas moins que, si l'on parle bien « d'inégalités femmes-hommes » et non de « différences », c'est parce qu'une classe de genre est avantagée au détriment de l'autre, et elle cherche à maintenir ses privilèges, consciemment ou non, par l'idéologie et par la force.

Il convient ainsi d'agir aussi sur le terrain des normes sociales et des ressources économiques, en rendant systématiquement et fermement les hommes comptables de tout ce qu'ils font qui nuit aux femmes.

Sans cela, demeurera toujours chez nous un sentiment « d'entitlement » (entitlement en anglais) qui fera que, dans la sphère publique ou intime, nous nous autoriserons à maltraiter les femmes.

Dernier témoignage, donc : pour changer, il faut nécessairement se confronter à soi, non sans amertume ; et le faire passe par le fait d'avoir été confronté par d'autres, le plus souvent maladroitement, durement ou au mauvais moment. Pour le dire crûment, on peut bien remercier toutes ces femmes, mères, amies ou sœurs, qu'on a pu trouver « chiantes » parce que elles, contrairement aux autres, se refusaient à tolérer certaines choses. Si les violences faites aux femmes sont si ordinaires, cela signifie qu'on en a aussi soi-même commises, et le reconnaître engendre forcément de la peine, liée à la culpabilité.

Et on ne peut pas non plus se défaire en blâmant la société, la famille ou les amis, tant ces violences ne sont réductibles à une répétition mécanique de comportements sociaux acquis : elles nous ont servis, à gagner en confiance en soi, en nous valorisant auprès de nos pairs ou en se comparant aux autres ainsi rabaissées, ou bien à nous recentrer sur nos projets personnels, en nous déchargeant mentalement sur d'autres.

A ce titre, ce que j'attends de moi et des autres hommes, c'est en fin de compte aussi ce que tout le monde espère d'un auteur de violences conjugales : à savoir que, quand nous nous regardons dans le miroir et que nous n'apprécions pas notre reflet, nous arrêtons de chercher à nettoyer la glace.